

**PSYCHOLOGIE DES PEUPLES, RACES,
RÉGIONS ET MILIEU SOCIAL.
PROBLÈMES SCIENTIFIQUES ET ENJEUX
DISCIPLINAIRES D'UNE THÉORIE DE L'HISTOIRE
AUTOUR D'HENRI BERR
ET DE LA REVUE DE SYNTHÈSE HISTORIQUE
(1890-1925)**

Laurent MUCCHIELLI

La fin du XIX^e siècle est une époque particulièrement riche de la vie intellectuelle française. Elle est en effet caractérisée notamment par deux phénomènes qui nous concernent directement. D'une part, on assiste à l'émergence d'un nouveau genre de discipline universitaire : les sciences humaines. La psychologie, la sociologie, la géographie humaine fondent des méthodes propres et des théories spécifiques. Complétant les disciplines traditionnelles des Facultés de lettres (comme l'histoire et la philosophie), elles investissent et renouvellent aussi un champ scientifique jusqu'alors assez largement dominé par les médecins (anthropologues et aliénistes). D'autre part, on constate que la génération d'intellectuels qui se forme dans les années 1885-1900 est marquée par la récurrence du thème de la crise de la société et de ses valeurs, ainsi que par l'aspiration à établir une véritable science sociale capable d'analyser les causes de cette crise et de déterminer des moyens d'y remédier.

Ces deux phénomènes eurent des répercussions immédiates sur la discipline historique. Certes, celle-ci s'était professionnalisée un peu plus tôt, dès la fin du Second Empire¹, et, au plan institutionnel, elle ne sera pas directement affectée par l'apparition de ces nouveaux savoirs. Toutefois, j'ai récemment essayé de montrer qu'au plan intellectuel, les choses ont été très différentes². Les sciences humaines — et en premier lieu la sociologie durkheimienne — ont en effet lancé aux historiens un défi métho-

1. Robert KEYLOR, *Academy and Community, The Foundation of the French Historical Profession*, Harvard University Press, 1975 ; Gérard NOIRIEL, « Naissance du métier d'historien », *Genèses*, 1, 1990, p. 58-85.

2. Laurent MUCCHIELLI, « Aux origines de la Nouvelle Histoire : l'évolution intellectuelle et les transformations du champ des sciences sociales », *Revue de synthèse*, 1, 1995, p. 55-98.

dologique incontournable : penser les déterminismes, les régularités, les processus collectifs, qui permettent de tracer les grands axes de l'évolution historique et peut-être d'en retrouver les causes profondes. Or, dans l'esprit de son fondateur Henri Berr, la *Revue de synthèse historique* eut précisément pour vocation de répondre à ce défi : « L'objet principal de la *Revue de synthèse historique* a été de remplacer la philosophie de l'histoire par quelque chose qui fut pleinement scientifique³. »

Quel fut ce « quelque chose » de « pleinement scientifique » par quoi analyser et expliquer l'histoire ? Telle est précisément la question à laquelle je me propose de répondre dans ce travail, en parcourant et en contextualisant l'œuvre de Berr et de ses principaux collaborateurs ainsi que les vingt-cinq premières années de la *Revue de synthèse historique*. Pour ce faire, je rappellerai dans un premier temps l'état du champ intellectuel au sein duquel Berr positionna sa revue et ses ambitions théoriques. J'analyserai ensuite le programme intellectuel et les stratégies d'alliance que Berr mit en œuvre dans sa revue en jouant à la fois de la complémentarité et de la rivalité entre trois disciplines : l'histoire, la sociologie et la géographie. Je tenterai enfin d'évaluer la réalisation de ce programme, c'est-à-dire — disons-le d'emblée — de comprendre les raisons de son relatif échec.

I. - L'HISTOIRE PRISE DANS LE CHAMP DES SCIENCES HUMAINES

Pour comprendre les positionnements de la *Revue de synthèse historique* à partir de 1900, il est indispensable de présenter l'état du champ intellectuel de l'époque, c'est-à-dire de cerner d'assez près les évolutions, innovations et rapports de force qui animent ce champ au cours de la décennie qui précède le tournant du siècle. On mesure alors l'intérêt que suscitent les travaux qui tournent autour de la psychologie des peuples, mais on s'aperçoit d'une part que la base scientifique de ces travaux est généralement très ambiguë, d'autre part que les auteurs qui les promeuvent sont marginaux dans le champ universitaire et que, pour ces deux raisons, ils ne pourront pas résister longtemps aux deux nouvelles disciplines qui interpellent l'histoire à la fin du siècle : la sociologie et la géographie humaine.

3. Henri BERR, « Au bout de trente ans », *Revue de synthèse*, L, 148-150, 1930, p. 14.

Difficultés et ambiguïtés de la psychologie des peuples

Dresser le portrait psychologique des peuples est une idée dans « l'air du temps » en France à la fin du XIX^e siècle. Son origine c'est, bien entendu, d'abord la *Völkerpsychologie* allemande à laquelle Lazarus et Steinthal avaient tenté de donner une première expression scientifique en lançant en 1860 la *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, et qui, en 1900, pourra invoquer à son bénéfice le nom prestigieux de Wilhelm Wundt. Le psychophysioleogues entame en effet alors la publication d'une série de livres consacrés à la science de « l'âme collective » (*Völkseele*) qui

« ne consiste pas en une simple somme d'entités individuelles de conscience dont les cercles se recouvriraient en partie, mais de cette association résultent des phénomènes particuliers psychiques et psychophysiques qui ne pourraient en aucune façon se produire dans la conscience individuelle isolée, ou du moins qui ne pourraient s'y développer au degré qu'ils atteignent par suite de l'action réciproque des individus⁴ ».

Il s'agit pour Wundt d'une véritable étude psychologique du langage, des systèmes de croyances et des mœurs, étude qui trouve notamment ses sources dans l'ethnographie.

En France, ainsi que l'ont bien montré R. Nye, S. Barrows et J. Van Ginneken, ces questions de psychologie collective se développent d'abord dans leur rapport à l'action politique et à l'histoire nationale⁵. Elles se cristallisent notamment sur la question de la psychologie des foules que le fameux intellectuel Hippolyte Taine a posée avec une acuité et une dramatisation toutes particulières dans certains passages de sa dernière grande œuvre : *Les Origines de la France contemporaine* (1875-1893). Il utilise en effet ces notions psychologiques dans des récits sanguinaires de la Ter-

4. Wilhelm WUNDT, *Völkerpsychologie*, I, Leipzig, Engelmann, 1900 ; cité par Benjamin Bourdon, *Revue philosophique*, 1901, I, p. 51. J'ai souligné dans l'extrait la prémisse que constitue le thème de l'association fondatrice du phénomène social, dont on remarquera l'exacte équivalence au cœur de la sociologie durkheimienne ; cf. Massimo BORLANDI, « Les faits sociaux comme produits de l'association entre les individus. Le fil conducteur des Règles », in M. BORLANDI et L. MUCCHIELLI (éd.), *La Sociologie et sa méthode. Les Règles de Durkheim un siècle après*, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 152 sqq.

5. Robert NYE, *The Origins of Crow Psychology : Gustave Le Bon and the Crisis of Mass Democracy in the Third Republic*, Londres, Sage Publications, 1975 ; Suzanna BARROWS, *Miroirs déformants. Réflexions sur la foule en France à la fin du XIX^e siècle en France*, trad. fr. Paris, Aubier-Montaigne, 1990 ; J. VAN GINNEKEN, *Crowds, Psychology and Politics, 1871-1899*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

reur révolutionnaire et de la Commune de Paris. C'est sur cette lancée que l'Italien Sighele puis les Français Tarde, Fouillée et Le Bon développeront la psychologie des foules dans les années 1890-1900. Mais sur quelle base causale construire cette sorte de « caractérologie sociale⁶ » ? Plusieurs solutions se présentaient.

Gustave Le Bon (1841-1931), médecin, anthropologue, psychophysiologue, voyageur et vulgarisateur bien connu à la fin du XIX^e siècle, est l'auteur en 1894 d'un essai intitulé *Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples*. À l'image de l'ensemble de ses travaux, ce livre est marqué par un déterminisme racial intégral, une sorte d'essentialisme héréditaire. Le Bon est polygéniste de façon absolue ; pour lui, « en se basant sur des caractères anatomiques bien nets, tels que la couleur de la peau, la forme et la capacité du crâne, il a été possible d'établir que le genre humain comprend plusieurs espèces séparées et probablement d'espèces très différentes⁷ ». Et chacune de ces espèces aurait sa propre individualité tant somatique que psychique, la seconde découlant directement et intégralement de la première. Dès lors, la science des caractères ethniques est constituée :

« Les caractères moraux et intellectuels, dont l'association forme l'âme d'un peuple, représentent la synthèse de tout son passé, l'héritage de tous ses ancêtres, les mobiles de sa conduite. Ils semblent aussi variables chez les individus d'une même race que les traits de la physionomie ; mais l'observation prouve que la majorité des individus possède toujours un certain nombre de caractères psychologiques communs, aussi stables que les caractères anatomiques qui permettent de classer les espèces. Comme ces derniers, les caractères psychologiques se reproduisent par l'hérédité avec régularité et constance. Cet agrégat d'éléments psychologiques communs constituent ce qu'on appelle avec raison le *caractère national*. Un ensemble forme le type moyen qui permet de définir un peuple⁸. »

Dans sa *Psychologie du peuple français* (1898), puis dans son *Esquisse d'une psychologie des peuples européens* (1903), Alfred Fouillée (1858-1912), professeur de philosophie à l'École Normale supérieure, cherche lui

6. Je m'étonne de ne pas avoir rencontré cette expression dans les textes de l'époque, les Allemands parlant par contre fréquemment de *Völkercharakterologie*. Il serait d'ailleurs fort intéressant d'étudier l'histoire du mot « caractérologie » en France, dans le prolongement de la « physiognomonie » étudiée récemment par Anne-Marie DROUIN-HANS, *La Communication non verbale avant la lettre*, Paris, L'Harmattan, 1995.

7. Gustave LE BON, *Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, Paris, F. Alcan, 1894, p. 10.

8. *Ibid.*, p. 11-12.

aussi à penser, « dans l'ensemble des cerveaux et des consciences, un système d'idées reflétant le milieu social [...]. C'est un déterminisme collectif dont une partie est en nous et les autres parties dans tous les autres membres de la communauté. Ce système d'idées mutuellement dépendantes constitue la conscience de la Nation⁹ ». Son système théorique est toutefois très imprécis. Philosophe de formation mais se passionnant pour les sciences traitant de l'Humanité, Fouillée est un éclectique. Il accorde une large part au tempérament, donc à la constitution héréditaire, au « milieu physique ». Certes, il proteste contre la réduction de l'histoire humaine à l'histoire naturelle et à la politique des races à la manière de Le Bon (tout comme il critiquera plus tard les idées de Vacher de Lapouge), il invoque en contrepartie le poids du « Milieu social ». Cependant, l'idée de nature demeure bien présente dans son analyse : le Français aime davantage l'État et la religion que l'Anglais parce que ses « instincts sociaux » sont plus développés. Plus tard, Fouillée tentera plutôt de concilier Tarde et Durkheim. Il semble toutefois que ses travaux, peu utilisés dans le champ universitaire, n'aient pas véritablement marqué le devenir de la psychologie des peuples en France.

On peut dire à peu près la même chose des écrits d'Émile Boutmy (1830-1906) sur la psychologie politique des Anglais et des Américains¹⁰. Il décrit d'abord le contexte géographique, puis la race et l'histoire, puis les institutions, enfin les mentalités. Son raisonnement est déductif et descriptif. Boutmy est certes un homme important de l'époque, « tout atteste qu'il a eu dans le monde universitaire d'alors un prestige et un statut exceptionnels¹¹ ». Il est en effet le fondateur de l'École libre des sciences politiques en 1871, institution destinée à participer au relèvement moral de la France après le désastre de la guerre de 70. Mais il ne participe pas directement d'une quelconque communauté savante, d'un quelconque champ de recherche.

Concluons ce rapide tour d'horizon en disant que ces livres et le statut de leurs auteurs témoignent certes de l'existence d'une mode intellectuelle concernant ces questions au tournant du siècle, mais qu'il ne s'agit pas d'un champ disciplinaire investi par des auteurs insérés dans les institutions scientifiques.

9. Alfred FOUILLÉE, *Psychologie du peuple français*, Paris, F. Alcan, 1898, p. 12.

10. Émile BOUTMY, *Essai de psychologie politique du peuple anglais au XIX^e siècle*, Paris, A. Colin, 1901, et *Éléments d'une psychologie politique du peuple américain*, Paris, A. Colin, 1902.

11. Pierre FAVRE, *Naissance de la science politique en France. 1870-1914*, Paris, Fayard, 1989, p. 46, n. 1.

L'impact de la sociologie durkheimienne

Le fait le plus marquant, l'événement le plus déterminant dans l'évolution du champ des sciences humaines à la fin du XIX^e siècle est certainement la constitution de la sociologie durkheimienne. C'est l'invention d'un paradigme, la formation d'une équipe de recherche, la fondation d'une discipline¹². Durkheim réussit là où Comte, ses disciples, et les organicistes comme René Worms ou encore les successeurs de Le Play avaient échoué : dès les années 1898-1903, dans le monde universitaire français, il est considéré comme le chef d'une « École française de sociologie¹³ ». Cette réussite, Durkheim la doit moins à ses propres positions théoriques (développées surtout dans *Les Règles de la méthode sociologique* en 1895 et *Le Suicide* en 1897) qu'à l'immense travail de confrontation des disciplines et de traitement des données historiques, ethnographiques et statistiques entrepris dans la revue *L'Année sociologique* à partir de 1898 dans le but de donner une réalité au paradigme de l'autonomie du social. Or l'un des aspects centraux de cette offensive épistémologique visait précisément la discipline historique¹⁴. Élève de Fustel de Coulanges à l'École Normale, Durkheim a toujours prôné un « commerce de bons offices » entre les historiens et les sociologues¹⁵. Mais dans la préface du premier numéro de sa revue, il lance un véritable défi aux historiens :

« Notre entreprise [...] peut servir à rapprocher de la sociologie certaines sciences spéciales qui s'en tiennent trop éloignées pour leur plus grand dommage et pour le nôtre. C'est surtout à l'histoire que nous pensons ainsi. Ils sont rares, même aujourd'hui, les historiens qui s'intéressent aux recherches des sociologues et sentent qu'elles les concernent. Ce caractère trop général de nos théories, leur insuffisante documentation fait qu'on les considère comme négligeables [...]. Et cependant, l'histoire ne peut être une science que dans la mesure où elle explique, et l'on ne peut expliquer qu'en comparant [...]. C'est donc servir la cause de l'histoire que d'amener l'historien à dépasser son point de vue ordinaire, à étendre ses regards au-delà du pays et

12. Philippe BESNARD, « La formation de l'équipe de *L'Année sociologique* », *Revue française de sociologie*, XX, 1979, p. 7-31 ; L. MUCCHIELLI, « Heurs et malheurs du durkheimisme. Problèmes historiographiques, enjeux épistémologiques et pédagogiques d'une mémoire disciplinaire : la sociologie », *Politix. Travaux de science politique*, 29, 1995, p. 55-79.

13. Sur ces différents aspects de la naissance de la sociologie en France, cf. L. MUCCHIELLI, *La Découverte du social (1870-1914)*, Paris, La Découverte, 1997, à paraître.

14. Ph. BESNARD, « L'impérialisme sociologique face à l'histoire », in *Historiens et sociologues aujourd'hui*, Paris, éd. du CNRS, 1986, p. 27-36 ; L. MUCCHIELLI, *art. cit. supra* n. 2.

15. Émile DURKHEIM, « Cours de science sociale. Leçon d'ouverture [1888] », repr. in *La Science sociale et l'action*, Paris, PUF, 1970, p. 107-108.

de la période qu'il se propose plus spécialement d'étudier, à se préoccuper des questions générales que soulèvent les faits particuliers qu'il observe. Or, dès qu'elle compare, l'histoire devient indistincte de la sociologie¹⁶. »

C'est bien une fusion des deux disciplines que proposait Durkheim et qui lui valut le reproche d'« impérialisme » :

« Susciter des historiens qui sachent voir les faits historiques en sociologues, ou, ce qui revient au même, des sociologues qui possèdent toute la technique de l'histoire, voilà le but qu'il faut poursuivre de part et d'autre. À cette condition, les formules explicatives de la science pourront s'étendre progressivement à toute la complexité des faits sociaux au lieu de n'en reproduire que les contours les plus généraux, et en même temps l'érudition historique prendra un sens puisqu'elle sera employée à résoudre les plus graves problèmes que se pose l'humanité. Fustel de Coulanges aimait à répéter que la véritable sociologie, c'est l'histoire ; rien n'est plus incontestable pourvu que l'histoire soit faite sociologiquement¹⁷. »

Les historiens se trouvaient donc mis en demeure de s'élever du particulier au général, de comparer, d'expliquer, de restituer des systèmes sociaux ainsi que des structures mentales. Aux yeux des contemporains, le statut de ce dernier élément (le mental, le psychique) était cependant encore ambigu à cette date. L'étude de la réception des *Règles de la méthode sociologique* montre que la sociologie durkheimienne a eu bien du mal à se défaire d'une image de matérialisme étroit, excluant la part de la subjectivité, de la conscience, dans l'explication des phénomènes sociaux¹⁸. En réalité, rien n'était aussi éloigné de la pensée de Durkheim qui s'en expliqua d'abord en 1898 dans un important article intitulé « Représentations individuelles et représentations collectives¹⁹ », puis en 1901 dans la préface à la deuxième édition des *Règles*²⁰, enfin en 1903 dans un fameux mémoire de *L'Année sociologique* consacré aux systèmes de classification primitifs, rédigé avec Marcel Mauss²¹. De plus, de cette théorie des représentations collectives, va émerger, à partir de 1905, sous la plume de Lucien

16. É. DURKHEIM, Préface, *L'Année sociologique*, I, 1897, p. II.

17. *Ibid.*

18. Giovanni PAOLETTI, « La réception des *Règles* du vivant de Durkheim (1894-1917) », in M. BORLANDI et L. MUCCHIELLI (éd.), *op. cit. supra* n. 4, p. 247-283.

19. É. DURKHEIM, « Représentations individuelles et représentations collectives », *Revue de métaphysique et de morale*, 6, 1898, p. 273-302.

20. Cette préface fut précisément publiée d'abord dans la revue de Berr : É. DURKHEIM, « De la méthode objective en sociologie », *Revue de synthèse historique*, 2, 1901, p. 3-17.

21. É. DURKHEIM, Marcel MAUSS, « De quelques formes primitives de classification », *L'Année sociologique*, 6, 1903, p. 1-72.

Lévy-Bruhl, la notion de « mentalité²² ». Et c'est cette « filière durkheimienne » qui mènera dans l'entre-deux-guerres à l'histoire des mentalités. On va le voir, la *Revue de synthèse historique* a pourtant longtemps fait mine d'ignorer cet axe majeur de la sociologie durkheimienne, lui préférant une psychologie historique alliant histoire des idées et géographie régionaliste.

II. – LE « PROGRAMME SCIENTIFIQUE » DE LA *REVUE DE SYNTHÈSE HISTORIQUE* :
ENJEUX INTELLECTUELS ET STRATÉGIES D'ALLIANCE

En 1900, lorsque paraît le premier volume de la *Revue de synthèse historique*, l'école durkheimienne de sociologie est déjà en passe de conquérir une légitimité intellectuelle qui la place au premier plan de la réflexion méthodologique en sciences sociales. Philosophe, normalien, parisien, Henri Berr appartient au même monde que les durkheimiens ; il connaît personnellement Durkheim et plusieurs des membres de son équipe. Aussi sont-ils pour lui des interlocuteurs incontournables²³. De fait, la stratégie de Berr consistera à marquer sa volonté de dialogue et de collaboration avec la sociologie durkheimienne sans s'y dissoudre, c'est-à-dire en tentant de relever le défi qu'elle lance aux historiens.

*Le programme d'Henri Berr : la psychologie historique
contre la sociologie*

Dès le départ, Berr est donc amené à se positionner officiellement face à Durkheim :

« Mais cette synthèse historique où aspire la revue nouvelle, qu'est-ce par rapport à la sociologie ? Voilà surtout la question sur laquelle, pour conten-

22. Sur tout ceci, cf. notamment L. MUCCHIELLI, « Sociologie et psychologie en France, l'appel à un territoire commun : vers la psychologie collective (1890-1940) », *Revue de synthèse*, 3-4, 1994, p. 445-483.

23. Berr et Durkheim se connaissent suffisamment pour se tutoyer ainsi que l'atteste une lettre du 10 juillet (1900 ?) heureusement conservée, dans laquelle Berr assure à Durkheim que la seule sociologie présente dans sa revue sera celle promue par les collaborateurs de *L'Année sociologique*, concluant même : « La Revue nouvelle ne fera que souligner l'importance, le caractère méthodique, la supériorité de vos travaux » (fonds Henri Berr, IMEC, Paris, cote HBR-2-G1). Une autre lettre envoyée par Durkheim à Berr en juin 1904 (HBR-2-A16) confirme la relative familiarité existant entre les deux anciens normaliens.

ter les esprits exigeants, il convient de s'expliquer. [...] C'est la position scientifique de la revue qu'il s'agit de préciser²⁴. »

Il prend acte de la légitimité et du sérieux de l'entreprise durkheimienne ; il annonce même officiellement une collaboration étroite²⁵. Mais il lui faut parallèlement s'en distinguer pour fonder sa propre légitimité. La synthèse historique doit embrasser et dépasser la sociologie, ne pas oublier complètement l'individu et tendre en définitive, comme le souhaitait aussi son ami Paul Lacombe, à un fonctionnalisme psychologique :

« Il n'est pas moins nécessaire que l'historien s'attache dans une certaine mesure aux particularités individuelles qui différencient l'histoire et par lesquelles s'expliquent les transformations même les plus générales. [...] Les tâches diverses qu'unifie la synthèse historique doivent aboutir en fin de compte à la psychologie. L'étude comparative des sociétés doit aboutir à la psychologie sociale, à la connaissance des besoins fonciers auxquels répondent les institutions et leurs manifestations changeantes. [...] C'est une question de psychologie importante et délicate à élucider que celle du rôle joué dans l'histoire par l'élément intellectuel²⁶. »

Ainsi, en mettant en avant le rôle des individus à côté des structures, la nécessité de limiter la taille des objets sociaux choisis pour mener une analyse psychologique, et l'idée — récurrente chez lui, j'y reviendrai — que l'« élément intellectuel » de l'histoire de l'humanité contient sa propre détermination irréductible à une analyse sociologique, Berr tente de tenir à distance Durkheim au double plan de la méthode et des rapports entre les disciplines. Et il ne s'en tient pas là puisque, en réalité, il avance ensuite une stratégie de contournement en proposant aux historiens un vaste programme de « psychologie historique » :

« Plus que la partie théorique du programme, celle de psychologie historique semble destinée à s'enrichir peu à peu. [...] Aboutir en histoire à la psychologie, voilà qui est tout à fait nécessaire, mais qui est infiniment délicat. [...] La *Völkerpsychologie* allemande est souvent vague : ces études ne peuvent être que vagues quand leur objet est trop vaste. On ne saurait

24. H. BERR, « Sur notre programme », *Revue de synthèse historique*, 1, 1900, p. 3.

25. « Il est possible qu'il y ait à tirer des indications utiles d'une étude des formes sociales ; mais étudier les faits économiques, religieux, moraux, juridiques, politiques, de ce point de vue concret et comparatif, voilà qui est d'une utilité manifeste. Il y aura donc dans cette revue une part de sociologie positive et cette part devrait revenir, puisqu'ils ont bien voulu s'en charger, à des collaborateurs de *L'Année sociologique* », *ibid.*, p. 4.

26. *Ibid.*, p. 4-5.

aller en même temps au large et au fond. La *Völkerkunde*, la *Kulturgeschichte*, les revues de folklore et de traditions populaires, les annales des provinces, accumulent les documents et les renseignements. Il y a donc maintenant, dans beaucoup de nos universités, des cours régionaux d'histoire, d'art, de littérature. Que des esprits capables de recueillir le détail et d'embrasser les ensembles s'attachent à des individualités historiques moins énormes, moins écrasantes, mieux définies parfois que les peuples²⁷. »

Et ces individualités, nous allons le voir, ce seront principalement les régions françaises. Toutefois, avant d'aborder dans le détail ce dialogue entre histoire, sociologie et géographie, il faut brièvement rappeler comment fut préalablement contourné l'obstacle anthropologique, comment furent écartées les théories raciales.

Race ou milieu : une solution implicite

En effet, quelle que soit la part relative attribuée à l'élément social et à l'élément individuel-intellectuel de tout fait historique, Berr devait, comme Durkheim, se positionner d'abord face aux théories raciales très en vogue à la fin du XIX^e siècle. De fait, les trois premiers numéros de la *Revue de synthèse historique* sont notamment occupés par une confrontation entre Paul Lacombe, le plus proche collaborateur de Berr, et l'historien roumain A.D. Xénopol²⁸. Les deux hommes ont, dans les années qui précèdent immédiatement la fondation de la revue, écrit chacun un ouvrage généraliste tentant de définir ce que doit être la « science de l'histoire²⁹ ». Il y a certainement une bonne part de narcissisme dans cet affrontement qui passionna sans doute d'autant moins les lecteurs de la revue que les deux hommes étaient tout à fait marginaux dans la discipline. Le fond du débat doit cependant nous intéresser dans la mesure où Berr s'y référera par la

27. *Ibid.*, p. 2.

28. Paul Lacombe (1839-1919) fut l'un des compagnons de route les plus proches de Berr. Ancien secrétaire de Victor Cousin, sorti premier de l'École des chartes en 1859, membre de cercles positivistes et libres-penseurs, Lacombe fut jusqu'en 1870 un de ces intellectuels réfractaires à l'Empire. Après l'avènement de la République, il sera sous-préfet de Figeac, secrétaire général du Loiret et enfin inspecteur général des bibliothèques et des archives. Cf. H. BERR, « Un théoricien de l'histoire. Paul Lacombe, l'homme et l'œuvre », *Revue de synthèse historique*, XXX, 2-3, 1920, p. 97-143. Quant à Alexandre Dimitri Xénopol, il était un historien roumain, recteur de l'université de Jassy, membre de l'Académie des sciences roumaine, francophile convaincu et correspondant de notre nationale Académie des sciences morales et politiques.

29. P. LACOMBE, *De l'histoire considérée comme science*, Paris, Hachette, 1894; A.D. XÉNOPOL, *Les Problèmes fondamentaux de l'histoire*, Paris, Leroux, 1899.

suite en estimant notamment que la question du rôle du facteur racial y a été plus ou moins réglée³⁰.

C'est Lacombe qui ouvre le débat, dès le premier numéro de la revue, en rendant longuement et sévèrement compte du livre de Xénopol paru l'année précédente. Selon ce dernier, le « milieu » aurait surtout joué à l'origine de l'histoire humaine, en permettant par sa diversité la constitution de races différentes devenues avec le temps immuables. Chaque race serait un tout physique et psychologique, elle aurait son « génie » irréductiblement différent de celui des autres. En réalité, Xénopol ne va pas aussi loin que Le Bon, Gobineau ou Vacher de Lapouge dans l'essentialisme racial, mais il n'en écrit pas moins :

« Le caractère différent de la civilisation allemande, française, anglaise, italienne, s'explique dans sa partie irréductible seulement par l'élément de race [...]. Le caractère du peuple français était incontestablement tout autre au temps des Croisades qu'aujourd'hui, mais le fond de la race gauloise, son esprit gai, mordant, satirique, sa pensée claire et précise, sont restés les mêmes à toutes les époques de son histoire³¹. »

Lacombe montre sans difficulté que ces jeux verbaux ne reposent que sur des idées reçues auxquelles il faut substituer de véritables problématiques scientifiques :

« Par où connaissez-vous l'esprit mordant et la pensée claire des Gaulois ? Quels sont les documents qui nous certifient cet esprit-là ? Puisque l'esprit mordant des Gaulois remonte jusqu'à ce Milieu qui forma les qualités irréductibles, il serait bien intéressant de savoir un peu à quelles circonstances particulières de ce Milieu fut due la production de l'esprit mordant [...]. » De son côté, au contraire, Lacombe « explique cette communauté morale et intellectuelle comme la suite naturelle et forcée d'une autre communauté longtemps continuée : même climat, même gouvernement, mêmes lois, même langage, mêmes modèles en tous genres (guerriers, artistiques, écrivains, savants), même aventures historiques, mêmes souvenirs, ou, d'un mot, même *milieu*, en donnant à ce terme toute l'extension qu'il comporte³². »

30. H. BERR, *La Synthèse en histoire. Son rapport avec la synthèse générale*, 1911, Paris, A. Michel, 1953, p. 81-82. Malgré les formulations toujours prudentes de Berr, l'absence totale de thème racial comme l'absence générale d'auteurs issus du milieu médical est un bon indice de sa politique éditoriale.

31. A. D. XÉNOPOL, *op. cit. supra* n. 29, p. 75, 77.

32. P. LACOMBE, « La science de l'histoire d'après M. Xénopol », *Revue de synthèse historique*, 1, 1900, p. 40-41.

Xénopol répondra la même année en défiant Lacombe d'oser affirmer que les Chinois, placés depuis les origines en pays grec, auraient eux aussi créé la Civilisation grecque, ou bien que des « Nègres » placés depuis les origines en France, auraient donné naissance à la Civilisation française. Il y a là, aux yeux de l'intellectuel roumain, une « absurdité » qui ne se démontre même pas. Et il réaffirme au contraire une idée couramment admise au XIX^e siècle, l'existence d'une sorte d'inconscient biologique finalisé et propre à chaque race d'hommes :

« Si les Grecs développèrent les arts plastiques, la philosophie, la poésie épique et dramatique, ce ne sont pas leurs institutions qui les poussèrent à le faire, mais bien les *dispositions innées* de leur esprit qui les obligeaient à sculpter, à créer le Théâtre, *sans le vouloir*³³. »

Le débat va se clore en 1901, avec un nouvel article de Lacombe, cette fois directement centré sur la question de la race qui « lui semble d'un intérêt primordial³⁴ ». Tout d'abord, Lacombe relève presque complètement le défi de son adversaire en affirmant qu'une race placée dès l'origine dans le milieu d'une autre doit parvenir à un niveau de civilisation « singulièrement ressemblant³⁵ ». Pour lui, la notion de « caractère de peuple ou caractère historique dont on se sert pour désigner ces différences en bloc me paraît impropre et dangereux ; c'est là encore une sorte d'individuation qui fausse la vraie nature des choses ; car, ces différences, que sont-elles réellement ? Des coutumes, des institutions, des habitudes régnant dans le public³⁶ ». C'est donc la notion même de « peuple » qu'il faut déconstruire pour en comprendre toute la relativité, la diversité et la complexité historiques qui empêchent d'en circonscrire une quelconque essence. Qu'est-ce donc que le « peuple français » et la prétendue « race française » devant la réalité de l'histoire de la France :

« Le littoral marseillais peuplé de Grecs ; la Gaule narbonnaise infiltrée de Romains pendant un siècle avant la conquête de César ; l'existence bien constatée par César de trois peuples distincts : Celtes, Celto-Romains, Aquitains ; affluence en Gaule de colons romains ou italiens pendant cinq siècles ; introduction de mercenaires germains précédant les invasions ; puis les invasions, les établissements barbares, Bourguignons, Wisigoths, Francs, Normands ; à l'ouest,

33. A. D. XÉNOPOL, « Race et milieu », *Revue de synthèse historique*, 2, 1900, p. 259 (c'est moi qui souligne).

34. P. LACOMBE, « Milieu et race », *Revue de synthèse historique*, 1, 1901, p. 34.

35. *Ibid.*, p. 40.

36. *Ibid.*, p. 45.

dans la presque île d'Armorique, repeuplement par des émigrés de Galles et de Cornouailles; sous les Mérovingiens, sous les Carolingiens, immigration sourde de Germains venant s'établir en Gaule; invasion des Arabes et séjour assez prolongé de ceux-ci dans le Languedoc. Et enfin, dans tous les siècles suivants et y compris le moment actuel, il y a en France une proportion faible chaque année, mais considérable à la fin, d'étrangers qui s'établissent, se marient, font souches de familles d'un sang mêlé. [...] Tirez, s'il vous plaît, la conséquence³⁷. »

Appuyée par des arguments biologiques cohérents, la réfutation était massive. En guise de réponse, Xénopol fera parvenir à Henri Berr une lettre impuissante déclarant simplement que les races sont « les moules des esprits des peuples » et que « il n'y a pas à sortir de là³⁸ ». Mais ce repli sur des arguments d'autorité donnait raison à Lacombe. L'idée de race était bien un préjugé et une habitude intellectuelle des Européens dont il fallait se débarrasser pour faire enfin de la science sociale :

« Je ne me dissimule pas combien sont difficiles à convaincre les esprits où est tout d'abord entrée la conception de la race, envisagée comme une grande cause, primitive, originelle, primordiale et perpétuelle. La raison en est précisément que cette cause paraît grande, j'allais presque dire belle... d'une beauté fatale et sombre. Et puis, en second lieu, cette cause est d'un maniement facile et fructueux (en apparence). "Qu'est-ce que ceci que j'aperçois de distinctif en tel peuple ? Ah ! c'est la race !", et tout est dit... magistralement : véritable instrument ou machine à explication que la race ! et si commode³⁹ ! »

Quoique l'idée de détermination raciale ainsi entendue eût tout au long du XIX^e siècle la force d'une évidence scientifique, la facilité avec laquelle ce débat fut mené et réglé par Lacombe (avec la complicité de Berr) ne doit pas nous surprendre. En effet, parfaitement congruente avec l'esprit du temps en 1890 encore, les idées de Gobineau, Vacher de Lapouge et Le Bon ne sont pas sorties indemnes de l'événement intellectuel majeur des années 1896-1900 que fut l'affaire Dreyfus. On le vérifie tant du côté des historiens que des sociologues durkheimiens : l'engagement dreyfusard a été une donnée décisive pour toute cette génération intellectuelle⁴⁰. Du

37. *Ibid.*, p. 50.

38. A. D. XÉNOPOL, « Discussion sur la race », *Revue de synthèse historique*, 2, 1901, p. 347.

39. P. LACOMBE, *art. cit. supra* n. 34, p. 55.

40. Christophe CHARLE, *Naissance des intellectuels. 1880-1900*, Paris, Minuit, 1900; L. MUCCHIELLI, « Sociologie versus anthropologie raciale. L'engagement des sociologues durkheimiens dans le contexte "fin de siècle" (1885-1902) », *Gradhiva. Revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie*, 21, 1997, à paraître; Madeleine REBÉRIOUX, « Histoire, historiens et dreyfusisme », *Revue historique*, 255, 1976, p. 407-432.

côté des durkheimiens, il a impliqué explicitement le rejet du déterminisme racial qui donnait crédit à l'antisémitisme de pamphlétaires prestigieux comme Édouard Drumont. *L'Année sociologique* a combattu l'« anthropo-sociologie » de Vacher de Lapouge, et en 1911, Berr s'y référerait pour qualifier à son tour de « pseudo-scientifique » ce courant intellectuel⁴¹.

L'obstacle racial une fois levé — avec ici la complicité des durkheimiens —, il restait à organiser la psychologie historique sur des bases non sociologiques. Et pour cela, Berr va d'une part tenter d'entretenir l'intérêt pour la psychologie des peuples à la manière de Boutmy et Fouillée, d'autre part recourir aux services d'un « troisième larron » dont il est temps de parler à présent : la géographie.

Géographie, histoire et sociétés : « l'influence éthologique du milieu »

Le thème des influences géographiques sur l'histoire n'est pas nouveau en soi au tournant du siècle, et l'association des historiens et des géographes est une donnée institutionnelle ancienne. Malgré la réforme Levasseur qui, en 1872, l'a introduite dans l'enseignement scolaire, la géographie reste institutionnellement dépendante de l'histoire ; les historiens universitaires la considéraient comme une « science auxiliaire ». Sous l'impulsion de Ludovic Drapeyron, Pierre Foncin et surtout Paul Vidal de La Blache (1845-1918), cette discipline va cependant se doter d'un programme de recherche et d'un statut autonomes⁴². Fondateur des *Annales de géographie* en 1891, Vidal de La Blache occupera la chaire de géographie de la Sorbonne à partir de 1898. Il sera surtout considéré jusqu'à sa mort comme le chef de l'École géographique française, cette école se fondant sur l'idée de synthèse géographique et sur l'opposition aux géographes simplement naturalistes⁴³. C'est en effet sur l'*Anthropogéographie* du géographe allemand Friedrich Ratzel que l'École

41. H. BERR, *op. cit. supra* n. 30, p. 83. De même, après la guerre, il laissera son lieutenant André Tolédano écrire « qu'il est temps de débarrasser les sciences de l'homme » de cette notion de race : A. TOLÉDANO, « L'éthologie collective. Esquisse d'un programme de travail », *Revue de synthèse historique*, XXXIX, 13, 1925, p. 6.

42. Cf. Vincent BERDOULAY, *La Formation de l'école française de géographie (1870-1914)*, Paris, Bibliothèque nationale, CTHS, 1981 ; Catherine RHEIN, « La géographie, discipline scolaire et/ou science sociale ? (1860-1920) », *Revue française de sociologie*, XXIII, 1982, p. 233-251 ; Marie-Claire ROBIC, « La creación de los *Annales de géographie* (1891). Estrategia universitaria y geographia humana », *Documents d'annàlisi geogràfica*, 22, 1993, p. 47-64.

43. M.-C. ROBIC, « Géographie et écologie végétale : le tournant de la Belle Époque », in M.-C. ROBIC (éd.), *Du milieu à l'environnement. Pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*, Paris, Economica, 1992, p. 125-165.

de Vidal de La Blache prend appui pour développer des ambitions nouvelles sous l'étiquette de « géographie politique » puis sous celle de « géographie humaine⁴⁴ ».

C'est dans ce vaste réservoir de recherches et de positions théoriques qu'Henri Berr va tenter de puiser les matériaux de son programme de géographie historique et psychologique, estimant que « l'hypothèse d'un rôle actif joué par le milieu n'a plus besoin d'être confirmée : elle ne demande qu'à être précisée⁴⁵ ». La problématique générale qu'il retient est celle que Ratzel avait déjà énoncée, et à sa suite Vidal de La Blache :

« Le milieu exerce une double action sociale : par le climat, par la nature du sol, par le relief et l'hydrographie, il agit sur le mode de groupement, sur la densité de population, sur la vie matérielle, et ainsi sur les institutions politiques et sur l'organisation économique⁴⁶. »

Mais, reprenant les critiques de Vidal, Berr estime que ces vues trop générales de Ratzel appellent un effort scientifique de définition afin de préciser « la notion de région naturelle, d'individuation géographique ». Nous avons vu tout à l'heure les quelques phrases que Berr consacrait à la « psychologie historique » dans le programme d'ouverture de sa revue. Il invoquait la nécessité de travailler sur des entités collectives plus restreintes que les « peuples » et il invoquait le secours mutuel de la géographie et de l'histoire. En 1903, dans sa revue, introduisant la série des grandes monographies sur « Les régions de la France », il reprend sa « tentative de rendre scientifique la psychologie des peuples par des études de psychologie régionale », la région offrant selon lui un cadre naturel et bien défini pour une enquête « prudente, expérimentale⁴⁷ ». Il nous faut donc examiner la définition et la réalisation de ce programme.

Le programme géographique d'une psychologie régionale de la France

Dès le premier numéro de la revue, Berr a demandé au géographe et fervent régionaliste Pierre Foncin⁴⁸ d'introduire pour lui à l'étude des régions

44. Paul VIDAL de LA BLACHE, « La géographie politique. À propos des écrits de M. Frédéric Ratzel », *Annales de géographie*, 8, 1898, p. 97-111, et « La géographie humaine, ses rapports avec la géographie de la vie », *Revue de synthèse historique*, 2, 1903, p. 219-240.

45. H. BERR, *op. cit. supra* n. 30, p. 88.

46. *Ibid.*, p. 90.

47. H. BERR, « La synthèse des études relatives aux régions de la France », *Revue de synthèse historique*, 1, 1903, p. 177-178.

48. Foncin déclarait lui-même : « Je ne cacherai pas mon arrière-pensée de voir cette vaste étude servir plus tard à la réorganisation administrative de la République, emprisonnée

de France. De fait, Foncin explicite très clairement cette sorte d'essentialisme régionaliste si répandu encore au tournant du siècle :

« Une région n'est pas une portion quelconque du territoire national ; c'est une division naturelle, c'est-à-dire qu'elle a sa physionomie propre, son tempérament, son caractère. Elle est inséparable des habitants dont elle a été le berceau d'origine ou d'adoption. Il est impossible de les comprendre eux-mêmes sans les rattacher à leur petite patrie. Leur histoire, leur développement économique, social, intellectuel, moral même, fait partie intégrante de cette région et leur réunion a reçu d'eux une empreinte particulière. Une région enfin, avec tout ce qu'elle contient, est une chose vivante et presque une personne. On dirait qu'elle a une âme⁴⁹. »

Dès lors que le problème scientifique à élucider était posé, il restait à en définir la méthodologie : comment étudier l'âme d'une région ? Après avoir critiqué les divisions générales que sont les modernes et très républicains départements, mais aussi les provinces d'Ancien Régime, Foncin introduit alors la notion de « pays », les « pays » de la France :

« Les véritables divisions géographiques de la France portent un autre nom, un nom consacré par le respect des longues générations, un nom que chacun comprend du premier coup et qui a survécu à toutes les autres divisions factices de notre territoire. Les régions primordiales, ces molécules toujours vivantes parce qu'elles résultent de la nature des choses, parce qu'elles s'appuient et se moulent sur le corps même du sol, ce sont les *pays*⁵⁰. »

L'année suivante, Paul Lorquet intervient pour apporter à la fois un soutien et une nuance aux propos de Foncin. Lorquet entend également fonder l'étude psychologique de la France sur l'étude des « petits pays » français qui remontent la plupart du temps à « la vénérable Antiquité⁵¹ ». Il ajoute toutefois la prise en compte de l'opposition plaine/montagne. Il y aurait là un clivage tant géologique qu'humain :

jusqu'ici dans le cadre unitaire et autoritaire de la centralisation monarchique et impériale », Pierre FONCIN, « Introduction à l'étude des régions et pays de France », *Revue de synthèse historique*, 1, 1900, p. 20. Pierre Foncin (1841-1916) était un intellectuel influent de la III^e République. Cet agrégé d'histoire, ami personnel de Paul Bert (avec lequel il fonda l'Alliance française), directeur de l'enseignement secondaire, puis inspecteur de l'Instruction publique, avait d'ailleurs publié en 1898 un livre significativement intitulé *Les Pays de France, projet de fédéralisme administratif*, Paris, A. Colin.

49. P. FONCIN, *art. cit. supra* n. 48, p. 15.

50. *Ibid.*, p. 19.

51. Paul LORQUET, « Quel cadre choisir pour l'étude psychologique de la France ? », *Revue de synthèse historique*, 2, 1901, p. 27.

« Si l'on se refuse à croire que ces habitats se traduisent par des différences psychologiques, si l'on suppose que, dans ce cadre relativement minime, l'histoire commune a triomphé de la géographie diverse, qu'on se rappelle le dualisme célèbre de la Vendée, la plaine révolutionnaire opposée au bocage et au marais royalistes, et même, dans la grande guerre, le peu d'entente entre les maraîchers et les bocageons, leur action séparée, leur antipathie manifeste⁵². »

Ainsi, pour nos géographes, toutes tendances confondues, il ne semble faire aucun doute que, de façon générale, « la physionomie du lieu [...] influe sur la psychologie de ses habitants⁵³ ». Dans le même ordre d'idées, Berr publie en 1908 un article de Lucien Réau appelant au développement d'une nouvelle science : la « toponomastique » ou « science des noms de lieux », ces « témoins irrécusables du passé ». Cette science était selon lui destinée à devenir un auxiliaire indispensable de l'histoire qu'elle devrait permettre d'étudier « au même titre que les monuments figés, les traditions orales et les documents écrits⁵⁴ ». De fait, aujourd'hui encore, cette ambition est évidemment tout à fait défendable en histoire. Mais comprenons bien qu'au début du siècle, Berr, Foncin et la plupart des géographes (y compris les vidaliens) pensaient que cette enquête de géographie profonde devait aussi servir directement et fondamentalement au présent, à la psychologie actuelle de la France ; ce en quoi, nous allons le voir, ils étaient peut-être déjà en retard sur l'histoire.

III. – UN BILAN PAUVRE : DES PROGRAMMES AVORTÉS, DES SYNTHÈSES IMPOSSIBLES

Que sont devenus les deux grands axes de recherche appelés par Henri Berr à constituer une psychologie historique capable de rivaliser avec la sociologie durkheimienne ? L'enquête menée dans les vingt-cinq premières années de la *Revue de synthèse historique* permet de mesurer l'écho rencontré par les propositions de Berr et de comprendre certaines évolutions intellectuelles qui ont également participé de ce qu'il faudra bien appeler, sur ce plan, son échec.

52. *Ibid.*, p. 28-29.

53. *Ibid.*, p. 31.

54. Lucien RÉAU, « L'origine et la signification des noms géographiques », *Revue de synthèse historique*, 1, 1908, p. 131, 163.

*La psychologie des peuples ou « éthologie collective » :
un programme avorté*

Dans le contexte que j'étudie ici, le terme « éthologie collective » vient de John Stuart Mill qui l'introduisit dans la sixième partie de sa *Logique* (partie consacrée aux sciences morales) en 1840, et dont le philosophe français Gustave Belot donna en 1897 une nouvelle traduction. Stuart Mill distinguait la Psychologie constituant « la science des lois élémentaires de l'esprit » de l'Éthologie « qui correspond à l'art de l'éducation, si l'on prend ce mot dans sa signification la plus large, embrassant aussi bien la formation du caractère national ou collectif, que celle du caractère individuel⁵⁵ ». Au-delà de la simple psycho-physiologie, il y avait donc pour Mill une éthologie collective et une éthologie individuelle suivant l'angle d'observation où on se place, c'est-à-dire suivant le sujet que l'on se donne : un groupe ou un individu. C'est le philosophe Paul Lapie, collaborateur de *L'Année sociologique* (proche de Célestin Bouglé), qui allait acclimater l'expression en France et inspirer Henri Berr par un article paru en 1902 dans la *Revue de métaphysique et de morale* sous le titre « Éthologie politique »⁵⁶. En effet, Berr ne cessera de le rappeler : « Ce que M. Lapie appelle avec Stuart Mill "l'éthologie politique" et que nous préférons appeler la psychologie des peuples est un des objets de la Revue⁵⁷. » Pourtant, il va peu à peu se rallier à l'expression « éthologie collective » qui est très présente en 1911 dans son livre *La Synthèse en histoire*. L'éthologie collective « étudie le caractère de groupements historiques donnés [...], organisés en sociétés politiques, liés à un sol, constituant une individualité⁵⁸ ». Il faut, dit-il, appliquer cela en histoire : « Il faut partir de cette hypothèse

55. John Stuart MILL, *La Logique des sciences morales*, trad. fr., Paris, Delagrave, 1897, p. 65.

56. C'est à Taine que Lapie rend d'abord hommage, estimant toutefois que « son exemple n'a pas été suivi ». La suite de son propos est consacrée à la critique des livres de Boutmy et Fouillée, critique visant à substituer, à leur « méthode psychologique utilisant l'observation des consciences individuelles », la « méthode sociologique remontant des faits sociaux à leurs conditions psychiques », Paul LAPIE, « Éthologie politique », *Revue de métaphysique et de morale*, 10, 1902, p. 491. Précisons par ailleurs que l'expression « éthologie collective » est présente dans *L'Année sociologique* dès le 2^e volume (1899, p. 553 *sqq.*) où elle figure même comme une rubrique au sein de la septième section. Notons enfin que Berr se montre donc une fois de plus très attentif et en définitive très déterminé par les positions des durkheimiens. De même, dans *La Synthèse en histoire*, pour un inventaire de ce qui est fait chaque année en éthologie collective, il renverra à la rubrique du même nom dans *L'Année sociologique*, cf. H. BERR, *La Synthèse en histoire*, *op. cit. supra* n. 30, p. 84.

57. *Revue de synthèse historique*, 2, 1902, p. 254.

58. H. BERR, *La Synthèse en histoire*, *op. cit. supra* n. 30, p. 80-81.

qu'un groupement national, une fois constitué, en vertu de son caractère contingent, agit — comme l'individu — d'une manière qui n'est pas forcuite et imprévisible⁵⁹. » Mais il faut aussi une éthologie comparée pour dégager des constantes universelles, et surtout une éthologie génétique qui

« implique un emploi combiné de l'ethnologie, de la géographie et de l'histoire. L'ethnologie fixant les traits de telle sous-race, abstraction faite — ou tentée — des milieux divers où elle s'est établie ; la géographie, en précisant l'action éthologique d'un milieu donné — par la comparaison des races qui s'y sont succédé et par la comparaison des effets que produisent des milieux analogues ; l'histoire, en indiquant les contingences variées qui ont rapproché, amalgamé, ou morcelé, au contraire, les groupes humains, qui ont modifié la composition ethnique et le jeu des influences territoriales : ces disciplines combinées permettent de déterminer dans quelle mesure le caractère d'un peuple donné est quelque chose de dérivé, de composite et d'original par là même⁶⁰ ».

Pour alimenter son programme d'éthologie collective (dont on aura encore bien vu dans cette citation qu'il permet à Berr de prétendre faire jeu égal avec le programme de la sociologie), Berr a systématiquement provoqué des comptes rendus des livres de Boutmy sur la psychologie politique des Anglais et des Américains. Mais ces textes sont de simples résumés au contenu platement élogieux et dénué de toute problématique scientifique⁶¹. Plus intéressantes sont les études de Jacques Bardoux sur l'Angleterre qui précèdent un livre dont Paul Mantoux rendra poliment compte mais, là encore, sans enthousiasme exagéré et sans problématique ni méthodologie explicites⁶². Et c'est encore le diagnostic qu'on peut por-

59. *Ibid.*, p. 84.

60. *Ibid.*, p. 87.

61. Désiré PASQUET, « La psychologie politique du peuple anglais au XIX^e siècle d'après M. Boutmy », *Revue de synthèse historique*, 1, 1901, p. 141-152; Maurice DESLANDRES, « La psychologie politique du peuple américain d'après M. Boutmy », *Revue de synthèse historique*, 2, 1902, p. 282-293. Les auteurs de ces comptes rendus sont, certes, généralement des personnalités reconnues, mais leurs centres d'intérêt ne sont pas toujours directement en rapport avec les sujets pour lesquels ils officient dans la revue de Berr; Désiré Pasquet (1870-1928), par exemple, est un spécialiste de la géographie urbaine de l'Angleterre et un proche de Vidal de La Blache, cf. Gilles MONTIGNY, *De la ville à l'urbanisation*, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 218-231. Sa présence montre que Berr sait recruter de jeunes et dynamiques collaborateurs, mais la teneur de son compte rendu (pourtant épais : 11 pages) laisse penser que Berr a tenté un mariage forcé entre des milieux intellectuels qui ne communiquent pas véritablement.

62. Jacques BARDOUX, « Le facteur celtique. Sa place dans l'évolution de l'Angleterre au XIX^e siècle », *Revue de synthèse historique*, 1, 1905, p. 140-148; et « L'idéalisme littéraire anglais. Essai d'une définition psychologique », *ibid.*, p. 275-289; puis *Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine*, Paris, F. Alcan, 1906-1907, 2 vol.; cf. aussi les commentaires de Paul MANTOUX, « La psychologie de l'Angleterre contemporaine d'après M. Bardoux », *Revue de synthèse historique*, 1, 1908, p. 71-78.

ter sur le très court article de Paul Clerget dont le titre — « Contribution à la psychologie historique du peuple suisse » — ne doit pas faire illusion : il est purement descriptif, ne contient aucune problématique scientifique explicite (sa seule référence intellectuelle est Renan, dont il ne fait d'ailleurs pas d'autre usage que le nom)⁶³.

Toutefois, les initiatives de Berr en ce domaine ne se limitent pas à la politique des comptes rendus. En 1901, dans un texte intitulé « Choses à faire », Maurice Dumoulin annonce le lancement d'enquêtes comparées, de questionnaires, visant les lecteurs de la revue, principalement en province. Berr l'introduit en insistant sur l'intérêt de ces questionnaires dans la recherche sur « la psychologie des régions et des pays de France⁶⁴ ». L'année suivante, Dumoulin présente donc un premier questionnaire, qualifié d'« ethnographique », voué à l'étude de la « race française⁶⁵ ». Qu'est-ce qu'un Français ? Quel rôle ont joué les invasions dans les mélanges de populations ? Quelles transformations sociales ont-elles provoquées ? Nous n'en sauront hélas jamais rien car, ainsi que Martin Fugler l'avait déjà noté, tous ces questionnaires et enquêtes de la revue n'ont eu aucune suite⁶⁶. Les historiens n'y ont apparemment jamais répondu en nombre suffisant.

Enfin, les premières tables décennales de la *Revue de synthèse historique* confectionnées par Fribourg peu avant la guerre⁶⁷, à l'entrée « Psychologie des peuples », présentent comme des contributions à cette science les numéros spéciaux consacrés par la revue à la culture allemande (1907), anglaise (1908), italienne (1909) et russe (1912). De même, dans son premier bilan — « Au bout de dix ans » — Berr qualifie ces numéros thématiques de « contributions à la psychologie collective⁶⁸ ». Toutefois, lorsqu'on y regarde d'un peu plus près, on constate qu'il s'agit de simples séries d'articles sur quelques aspects de la littérature, de la philosophie, de la musique et du théâtre même. Aucune problématique d'ensemble ne lie ces contributions émanant d'auteurs sans liens professionnels directs ; Berr

63. Paul CLERGET, « Contribution à la psychologie historique du peuple suisse », *Revue de synthèse historique*, 1, 1903, p. 165-177.

64. H. BERR in Maurice DUMOULIN, « Choses à faire », *Revue de synthèse historique*, 2, 1901, p. 297.

65. M. DUMOULIN, « Questionnaire ethnographique : la race française », *Revue de synthèse historique*, 1, 1902, p. 34-36.

66. Martin FUGLER, *Analyse ou synthèse ? La Revue de synthèse historique. 1900-1910*, Mémoire de maîtrise, Faculté des sciences historiques de Strasbourg, 1985 ; je remercie vivement Agnès Biard de m'avoir signalé ce travail consultable au Centre international de synthèse.

67. A. FRIBOURG, *Revue de synthèse historique. Première table décennale. 1900-1910*, Paris, Cerf, 1912.

68. H. BERR, « Au bout de dix ans », *Revue de synthèse historique*, 1, 1910, p. 4.

ne les présente même pas dans de brèves notes introductives problématiques qui leur auraient donné un semblant d'unité. Ce sont en réalité des collections d'articles d'histoire culturelle purement descriptive.

Une conclusion s'impose à l'issue de ce dépouillement des premières années de la *Revue de synthèse historique* : Henri Berr n'a pas réussi à insuffler une véritable dynamique dans le domaine de la psychologie des peuples. La raison première est de nature institutionnelle : une telle psychologie n'a jamais constitué un horizon intellectuel ou un enjeu scientifique pour les véritables psychologues professionnels de l'époque (Ribot, Janet, Binet, etc.) qui s'occupaient surtout de psychophysiologie et de psychopathologie individuelles. Les auteurs qui ont attaché leur nom à la psychologie des peuples au tournant du XIX^e et du XX^e siècles étaient des intellectuels isolés et n'étaient généralement pas même des universitaires. Par conséquent, Berr ne pouvait s'appuyer sur une quelconque communauté de recherche ni sur un quelconque corpus scientifique cohérent et cumulatif. Passé les années 1910, l'expression connaîtra d'ailleurs un progressif oubli avant de reparaitre à la veille de la Deuxième Guerre mondiale du fait des efforts d'Abel Miroglio qui fondera en 1938 l'Institut havrais de sociologie économique et de psychologie des peuples puis, en 1946, la *Revue de psychologie des peuples*⁶⁹.

Enfin on doit remarquer que les principaux animateurs de la *Revue de synthèse historique* n'ont eux-mêmes (dans leurs productions personnelles) guère œuvré à la constitution de cette psychologie historique. Henri Berr, pour sa part, pratiquait surtout non pas la psychologie historique des peuples ou des régions, mais une histoire des idées fondée sur le postulat non expérimenté qu'il existe des lois de l'évolution intellectuelle, « une trame intérieure, quelque chose de spécifique, une nécessité *sui generis* qui préside, dans une certaine mesure, à l'évolution du réel⁷⁰ ». Or, dans sa revue même,

69. En 1925, André Tolédano, nouveau bras droit d'Henri Berr, tentera bien toutefois de relancer ces études. Il publiera une « esquisse d'un programme de travail » sur « l'éthologie collective », esquisse révélatrice à au moins trois points de vue. Après la critique des « résultats contestables » et des « généralisations hâtives et arbitraires » des Boutmy et Fouillée, l'auteur déplorera tout d'abord l'inexistence présente du domaine de recherche : « On s'étonne que des recherches (à base vraiment scientifique) n'aient pas encore été entreprises », A. TOLÉDANO, *art. cit. supra* n. 41, p. 5. Mais il maintiendra lui-même immédiatement la même imprécision et le même irréalisme que les auteurs de la fin du XIX^e siècle puisqu'il s'agira toujours pour lui de comprendre le « caractère des nations modernes », de « le modifier » et de « l'améliorer » afin que celles-ci se comprennent mieux et évitent ainsi « les malentendus, les conflits, les guerres » (*ibid.*, p. 5-6). De nouveau (j'y reviendrai en conclusion), cet appel à la constitution d'un nouveau domaine scientifique n'eut pas de suite.

70. H. BERR, « Le problème des idées dans la synthèse historique. À propos d'ouvrages récents », *Revue de synthèse historique*, 1, 1904, p. 305.

on mesure aisément les différences entre cette histoire des idées et les analyses du sociologue durkheimien Célestin Bouglé sur la pensée hindoue⁷¹, ou de celles de Lucien Febvre sur l'état de la Franche-Comté⁷². Toutes deux s'interrogent en effet plutôt sur ce que les idées doivent au milieu social (et économique pour Febvre). Quant à Paul Lacombe, à côté de son œuvre critique et de ses travaux sur l'histoire de la propriété, il s'est surtout fait le solitaire penseur et diffuseur de l'œuvre théorique de Taine, promouvant une sorte de psychosociologie historique fondée sur l'idée que la littérature est « le miroir de la société contemporaine⁷³ ». Peut-être a-t-il eu une influence en histoire de la littérature, mais il est impossible de le mesurer dans la revue de Berr.

L'échec du programme de géographie psychologique

À première vue, la seconde partie du programme de Berr a mieux réussi. Sans doute a-t-il réalisé comme il l'espérait son programme d'étude des « Régions de la France ». De 1900 à 1914, la *Revue de synthèse historique* a publié neuf grandes monographies : la Gascogne (Barrau-Dihigo, 1903), le Lyonnais (Charléty, 1904), la Bourgogne (Kleinclausz, 1905), la Franche-Comté (Febvre, 1905), le Velay (Villat, 1908), le Roussillon (Calmette et Vidal, 1909), la Normandie (Prentout, 1910), la Lorraine (Pfister, 1911) et l'Île-de-France (Bloch, 1912). Ainsi, l'entreprise de synthèse des travaux géographiques et historiques parisiens et surtout locaux fut-elle en partie menée à bien et chacun reconnut que cette synthèse à la fois historiographique (rassembler les sources) et historique (dresser le bilan et les cadres généraux de la connaissance de l'objet) était nécessaire et fort intéressante, ce sera pour beaucoup d'historiens de l'époque l'un des plus beaux résultats de la *Revue de synthèse historique*⁷⁴. Mais ce n'était là que la première partie du programme de Berr qui appelait ensuite une synthèse générale des synthèses locales afin que soit peu à peu dégagé le « portrait psycho-

71. Célestin BOUGLÉ, « Les idées égalitaires et la révolution bouddhique », *Revue de synthèse historique*, 1, 1907, p. 129-145.

72. Lucien FEBVRE, « La Franche-Comté (suite) », *Revue de synthèse historique*, 1, 1905, p. 64-93.

73. P. LACOMBE, « Notes sur Taine. Le milieu en histoire littéraire », *Revue de synthèse historique*, 2, 1904, p. 282 ; et *La Psychologie des individus et des sociétés chez Taine, historien des littératures*, Paris, F. Alcan, 1906.

74. Il y avait dans la tâche de rassemblement des matériaux un véritable enjeu de synthèse. En effet, Berr le rappelait dans son programme régionaliste : la France comptait alors plus de 600 sociétés savantes, la majorité en province, dont près de la moitié s'occupait tout ou partie d'histoire et de géographie ; cf. H. BERR, *art. cit. supra* n. 47, p. 166. Or, la plupart des productions locales étaient inconnues à Paris, dans le champ universitaire.

logique de la France ». Or cette synthèse finale ne fut jamais réalisée et ce, en grande partie, pour des raisons proprement scientifiques qui sont apparues de plus en plus nettement en cours de route.

D'emblée, il existait en effet des obstacles à la réalisation du programme de psychologie historique par le seul recours à la géographie humaine et à ses thèmes du sol, du territoire, de la région. Ainsi que l'a très bien mis en évidence la thèse de Ph. Veitl, les géographes français du tournant du siècle étaient très généralement animés d'une sorte de foi régionaliste s'exprimant à travers les thèmes à la fois philosophiques, politiques, littéraires et scientifiques de l'enracinement, de l'harmonie de l'homme avec sa terre natale, de l'histoire nationale avec le sol, la terre, les régions et les pays⁷⁵. Vidal de La Blache lui-même n'y échappa pas. Dès 1888, dans son article sur « Les divisions fondamentales du sol français », en 1903 dans son fameux *Tableau géographique de la France* puis en 1904 dans une conférence intitulée « Les pays de la France », il recourt sans cesse à des métaphores végétales pour décrire l'attachement des hommes au sol. Le sol dégage « une sève puissante » qui donne la vie à des plantes (les sociétés humaines) « qu'aucun vent de tempête ne peut déraciner ». Le sol est la « raison d'être » de l'histoire nationale, les bouleversements socio-économiques ne sont que l'écume sur la mer :

« Des révolutions économiques comme celles qui se déroulent de nos jours impriment une agitation extraordinaire à l'âme humaine ; elles mettent en mouvement une foule de désirs, d'ambitions nouvelles ; elles inspirent aux uns des regrets, à d'autres des chimères. Mais ce trouble ne doit pas nous dérober le fond des choses. Lorsqu'un vent a très violemment agité la surface d'une eau très claire, tout vacille et tout se mêle ; mais, au bout d'un moment, l'image du fond se dessine de nouveau. *L'étude attentive de ce qui est fixe et permanent dans les conditions géographiques de la France* doit être ou devenir plus que jamais notre guide⁷⁶. »

Toutefois, la pensée de Vidal est complexe, transitoire. Certes, elle conserve et fait fonctionner ces représentations héritées du XIX^e siècle, mais elle intègre aussi des correctifs sérieux. Ceux-ci ressortent par exemple clairement dans l'article important qu'il donne à la *Revue de synthèse historique* en 1903 (« La géographie humaine, ses rapports avec la géogra-

75. Ph. VEITL, *Les Régions économiques, Clémentel et l'invention de la région des Alpes-Maritimes*, thèse de l'université de Grenoble II, 1992.

76. P. VIDAL de LA BLACHE, *Tableau de la géographie de la France*, Paris, Hachette, 1903, p. 386 ; cf. aussi son article, « Les pays de France », *La Réforme sociale*, 8, 1904, p. 333-344.

phie de la vie»). Abordant « le plus délicat chapitre de la géographie humaine : l'étude des influences que le milieu ambiant exerce sur l'Homme au physique et au moral », il écrivait en effet :

« Que l'homme n'échappe point à l'influence du milieu local, que lui-même dans sa constitution physique et morale, que les œuvres qui sortent de ses mains contractent une empreinte particulière en conformité avec le sol, le climat, les êtres vivants qui l'entourent : rien de plus généralement et de plus anciennement admis. [...] Mais les choses ne vont pas aussi simplement [...]. Il est en vérité très difficile de démêler dans nos grandes sociétés civilisées l'influence du milieu local. [...] Les influences existent quoique plus difficiles à dégager à cause de la complexité de nos sociétés [...] [où] elles n'agissent pas au même degré. C'est qu'en effet aux causes locales s'ajoutent une foule d'influences apportées du dehors, qui n'ont pas cessé depuis des siècles d'enrichir le patrimoine des générations, d'y introduire avec de nouveaux besoins le germe d'initiatives nouvelles. Parmi les correctifs à opposer aux influences locales, il faut tenir grand compte du commerce et de l'esprit d'imitation qu'il suscite. [...] Les rapports des différentes civilisations entre elles doivent entrer en ligne de compte pour rectifier la notion des influences du milieu⁷⁷. »

Ces phrases auraient pu être interprétées par Berr comme de véritables mises en garde car, plus que le constat d'un état de fait, elles indiquaient la tendance aussi forte qu'irréversible de l'évolution historique. À l'évidence, les sociétés occidentales du xx^e siècle s'éloignaient de plus en plus de cette vie locale et paysanne, ajustée aux rythmes de la vie physique et biologique du milieu, et qui colorait d'une façon originale chaque région. Les sociologues durkheimiens, eux, l'avaient compris depuis fort longtemps et c'était un des arguments de la critique qu'ils adressaient depuis *L'Année sociologique* à l'école de Vidal de La Blache, de façon indirecte (à travers la critique de Ratzel) depuis 1898, puis directe (par la bouche de Simiand) en 1910⁷⁸. De fait, les vidaliens vont évoluer. Après les élargissements théoriques opérés par Vidal en 1903, les années 1908-1912 marquent un petit tournant pendant lequel les concepts centraux de « région naturelle » et de « pays » sont partiellement remis en cause par les vida-

77. P. VIDAL de LA BLACHE, « La géographie humaine, ses rapports avec la géographie de la vie », *Revue de synthèse historique*, 2, 1903, p. 235-237.

78. Howard ANDREWS, « The Durkheimians and Human Geography : Some Contextual Problems in the Sociology of Knowledge », *Transactions, Institute of British Geographers*, 9, 1984, p. 315-336 ; et « Durkheim and Social Morphology », in Stephen TURNER (éd.), *Émile Durkheim. Sociologist and Moralizer*, Londres-New York, Routledge, 1993, p. 111-135 ; L. MUCCHIELLI et M.-C. ROBIC, « La "Morphologie sociale" selon Durkheim : entre géographie et sociologie », in M. BORLANDI et L. MUCCHIELLI (éd.), *op. cit. supra* n. 4, p. 101-136.

liens. En 1908 paraît d'abord le livre de Lucien Gallois intitulé *Régions naturelles et noms de pays*, qui montre très clairement que seules peuvent être qualifiées de régions naturelles des entités physiques, mais que la vie sociale et économique fabriquée par les humains n'y correspond nullement. La région lyonnaise, par exemple, est tout entière façonnée par l'activité économique qui déborde, étend, perce, creuse, déforme le cadre naturel⁷⁹. Quant aux « noms de pays », il est clair qu'ils ne peuvent servir qu'à l'histoire ancienne (et encore, comme « des indices mais jamais des preuves ») et non à la compréhension de la modernité⁸⁰.

Dans son compte rendu du livre de Gallois pour l'Académie des sciences morales et politiques, Vidal appuyait fortement la démonstration⁸¹, et en 1910, dans un important article consacré aux « Régions françaises », il insistait plus que jamais sur l'importance du développement économique moderne bouleversant l'organisation paysanne traditionnelle et transformant radicalement la vie des hommes :

« S'il est permis de parler d'une vie normande, bretonne, lorraine ou provençale, c'est dans la mesure où elle est susceptible de se plier aux conditions modernes. [...] Tout a changé parfois, sauf le nom, et une idée, une hérédité qui lui sert de support. Lorsqu'on désigne du nom de Lancashire la grande région manufacturière d'Angleterre, qui songerait au comté créé par les premiers rois normands, dans un coin duquel la ville de Lancastre coule sa paisible existence ? Il y aura bientôt presque autant d'écart entre la Lorraine des ducs et même de Stanislas, et celle qui évolue sous nos yeux⁸². »

Le fait majeur de notre temps, poursuit Vidal, c'est l'avancée de cette civilisation capitaliste urbaine qui « imprime une mobilité extraordinaire aux courants d'hommes et de choses », qui semble fondée sur « une nécessité d'envahissements⁸³ ». Aujourd'hui, les régions s'organisent autour de « villes maîtresses », véritables « chevilles ouvrières » du développement économique et social⁸⁴.

Ainsi, dès les années 1910, les géographes vidaliens semblent avoir compris la nécessité de dépasser le modèle régional de l'analyse géographique et de développer en retour les études urbaines. Mais le modèle était

79. L. GALLOIS, *Régions naturelles et noms de pays. Étude sur la région parisienne*, Paris, A. Colin, 1908, p. 222-226.

80. *Ibid.*, p. 215.

81. P. VIDAL de LA BLACHE, « Régions naturelles et noms de pays », *Journal des savants*, 1909, p. 389-401, 454-462.

82. *Id.*, « Les régions françaises », *Revue de Paris*, 1910, 15 déc., p. 826.

83. *Ibid.*, p. 830-831.

84. *Ibid.*, p. 838-839.

institutionnellement bien établi et les progrès de la géographie urbaine seront très modestes et bien tardifs. Ainsi que l'a montré G. Montigny, malgré les encouragements ponctuels de Vidal, malgré quelques tentatives synthétiques somme toute très modestes de Gallois et de Jean Bruhnes, la problématique urbaine ne s'est pas installée dans le programme scientifique de la géographie humaine avant les années 30, et le modèle de la monographie régionale restera un canon universitaire jusque dans les années 50. Jusqu'au milieu du siècle, la géographie est donc restée ancrée dans son vieux fonds intellectuel hérité des siècles passés et caractérisé par la recherche de l'*harmonie* entre l'homme et la nature, donc par la recherche privilégiée des facteurs de stabilité, de permanence de la vie humaine⁸⁵. Et dans ce retard, les géographes ont entraîné celui qui s'était fait leur allié.

L'aveu d'échec d'Henri Berr

Certains auteurs des monographies de la *Revue de synthèse historique* avaient bien compris les limites d'une psychologie régionale et l'importance de la nouvelle organisation économique. Ainsi, dès 1905, dans son étude de la Franche-Comté, Lucien Febvre constatait certes la survie de « la personnalité de la vieille terre comtoise », mais il montrait que cette survie était liée à des conditions économiques qui préservaient ici ce qu'elles détruisaient ailleurs : une unité, un équilibre qui, sans cela, ne résisterait pas aux transformations sociales modernes⁸⁶. De plus, en 1908, c'est Henri Berr qui signa la préface du Gallois et, dans sa revue, Febvre encensera cet admirable « traité de méthode » géographique et social⁸⁷. Berr dut par conséquent comprendre assez rapidement la situation. Dans *La Synthèse en histoire*, en 1911, au chapitre traitant des rapports de la géographie avec l'histoire, il ne remettra certes pas en cause sa problématique régionaliste initiale⁸⁸ — c'eût été un aveu d'échec trop criant —, mais il reconnaîtra qu'en réalité les institutions d'un peuple montrent une « indépendance relative manifeste par rapport aux conditions géographiques » :

85. G. MONTIGNY, *op. cit. supra* n. 61, p. 76.

86. L. FEBVRE, *art. cit. supra* n. 72, p. 90-91.

87. L. FEBVRE, « Régions naturelles et noms de pays », *Revue de synthèse historique*, 2, 1909, p. 279.

88. « Il s'agit, par l'analyse des divers éléments qui ont fait les régions et des régions qui ont fait la France en s'agglutinant, tout à la fois de promouvoir méthodiquement, scientifiquement, la psychologie de la France... » Et, immédiatement ensuite : « De telles études feront apparaître avec une rigueur croissante comment des groupes humains "s'enracinent", comme on l'a dit, de plus en plus dans le milieu [...], y incorporent leur activité ; et comment, pour ainsi dire, ils se l'assimilent en même temps, comment ils l'humanisent et le socialisent », H. BERR, *op. cit. supra* n. 30, p. 94.

« Le fait que les frontières se déplacent sans toujours obéir à la recherche de limites naturelles, et qu'elles sont parfois en grande partie artificielles ; le fait que des villes se créent et se développent, qui ne sont pas au centre de régions naturelles et dont le rôle politique devient néanmoins prépondérant ; le fait que les institutions se transforment incessamment dans un milieu donné, ces divers faits suffisent à prouver que l'influence du milieu est de moins en moins déterminante⁸⁹. »

Dans une note en bas de page, il constatera le développement « assez récent » de la « Géographie urbaine », mais on n'en trouvera bien évidemment aucune trace dans la *Revue de synthèse historique*. Henri Berr a donc suivi un mouvement général déjà scientifiquement fissuré, il n'a pas eu la lucidité d'un spécialiste comme Vidal. Et il a voulu contourner les sociologues, lors même que ceux-ci manifestaient au contraire dès cette époque une vive conscience de la centralité du phénomène urbain⁹⁰.

DE LA REVUE DE SYNTHÈSE HISTORIQUE AUX ANNALES

Échec quasi total du programme de psychologie des peuples (éthologie collective), limites évidentes de celui de géographie psychologique : à la veille de la guerre, les ambitions théoriques et la stratégie de Berr semblent avoir échoué. Il s'agissait avant tout de relever le défi de la sociologie durkheimienne en la contournant, en rivalisant avec ses ambitions — et même en prétendant l'englober dans une synthèse plus vaste encore —, à l'aide d'outils forgés par d'autres sciences. Or, la psychologie des peuples ne fut jamais une science, encore moins une discipline ; quant à la géographie vidalienne, elle était elle-même prise dans une évolution intellectuelle et dans un débat avec la sociologie durkheimienne qui la fragilisait en montrant les limites logiques de la portée de son discours théorique sur les sociétés humaines. À l'évidence, le pari de Berr a donc échoué, non pas bien entendu au plan institutionnel — on sait bien que la sociologie durkheimienne n'a jamais menacé sérieusement l'histoire au sein de l'Université —, mais au plan intellectuel. J'ajouterais même que Berr s'est obstiné dans cet échec et qu'il faut peut-être y voir une des loin-

89. *Ibdi.*, p. 95-96.

90. G. MONTIGNY, *op. cit. supra* n. 61, p. 183-215. L. MUCCHIELLI et M.-C. ROBIC, *art. cit. supra* n. 78.

taines origines du projet des *Annales*. Reprenons en effet nos deux exemples centraux : la géographie et la psychologie historique.

Du côté de la géographie, les différences de positionnement de Berr et de Febvre sont très nettes. À la stratégie d'alliance complète du directeur de la *Revue de synthèse historique*, Lucien Febvre préférera toujours un éloge global mais sérieusement tempéré par la reprise de l'essentiel des critiques des durkheimiens. Ainsi, dans *La Terre et l'évolution humaine*, publiée en 1922 mais largement écrite avant la Première Guerre mondiale, il tient certes lui aussi à distance les sociologues, en estimant qu'ils s'inventent des géographes dogmatiques et caricaturent leurs positions en réalité plus modérées⁹¹. Toutefois, il n'en reprend pas moins à son compte les arguments durkheimiens relatifs à la primauté de la dynamique sociale face à la dynamique territoriale, par l'exemple de l'analyse de l'habitat dans les sociétés anciennes⁹². De même par la suite, il réitérera pour Bruhnes, Gallois et les successeurs de Vidal (à l'exception de Demangeon⁹³) le reproche de simplisme causal et d'exagération manifeste du rôle des déterminations physiques sur les organisations humaines⁹⁴. Pour Febvre, en définitive, « une géographie humaine sérieuse et efficace » ne peut prétendre à expliquer autre chose que « les conditions de développement des sociétés humaines⁹⁵ ». Nous sommes loin, on le voit, de l'essentialisme régionaliste et du mythe de l'harmonie parfaite entre l'Homme et la Nature qui animait les géographes de la fin du XIX^e siècle.

Une même distance avec les positions de Berr et un même rapprochement avec les durkheimiens s'observent chez les fondateurs des *Annales* à propos de la psychologie historique. En effet, en 1925, si la psychologie des peuples « façon XIX^e siècle » que Berr et Tolédano cherchent à relancer est bien morte, la psychologie collective, elle, est en train de renaître dans le dialogue universitaire qu'ont noué les sociologues durkheimiens

91. L. FEBVRE, *La Terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*, 1922, Paris, A. Michel, 1970, p. 61, 79, 82.

92. *Ibid.*, p. 50-60.

93. Directeur des *Annales de géographie* à partir de 1921, professeur de géographie économique à la Sorbonne (1925), Albert Demangeon (1872-1940) occupe durant l'entre-deux-guerres une place centrale dans le dialogue institutionnel entre les trois disciplines. Pris en modèle par Febvre, membre du comité de rédaction des *Annales*, il est, de l'autre côté, l'un des collaborateurs de la 2^e série de *L'Année sociologique*, un membre de l'Institut français de sociologie (créé en 1924) et un soutien important de Mauss lors de la fondation de l'Institut d'ethnologie de Paris, en 1925.

94. L. FEBVRE, « Le problème de la géographie humaine. À propos d'ouvrages récents », *Revue de synthèse historique*, 1, 1923, p. 114-116 ; et « L'École géographique française et son effort de synthèse », *ibid.*, 1928, p. 30-31.

95. *Ibid.*, p. 40.

(Halbwachs, Lévy-Bruhl, Mauss) avec certains psychologues (Blondel, Dumas, Meyerson) à Paris et à Strasbourg où se retrouvent aussi Marc Bloch et Lucien Febvre⁹⁶. Et le rapprochement des dates et des documents peut avoir ici valeur symbolique : en 1925, dans son appel aux « travailleurs de bonne volonté » pour la constitution de l'éthologie collective, Tolédano ne s'adresse en réalité à personne en particulier et, de fait, personne ne lui répond. Or, la même année, dans la même revue, Marc Bloch rend longuement et minutieusement compte des *Cadres sociaux de la mémoire* de Maurice Halbwachs, ouvrage central pour la psychologie collective de l'entre-deux-guerres⁹⁷. Bloch sait, lui, à qui il faut parler. Et Lucien Febvre aussi qui, trois ans plus tard, publie son *Martin Luther* et y montre tout ce qu'on peut tirer d'une biographie qui pose pour impératif primordial de méthode le souci de penser l'individu à travers son milieu social⁹⁸. Berr le comprend et applaudit des deux mains devant cette conception de l'histoire⁹⁹, mais, nous l'avons vu, le philosophe qu'il est resté avait des perspectives différentes et, de fait, ce n'est pas à Berr que Febvre doit ses problématiques. De manière générale, ce qui, dans le sillage des *Annales*, deviendra bientôt l'« histoire des mentalités » doit beaucoup moins à Henri Berr et sa revue qu'à la psychologie collective des durkheimiens.

En définitive, la *Revue de synthèse historique* a donc reflété les problèmes scientifiques de son temps mais elle n'a jamais eu de dynamisme propre. Contrairement à la géographie vidalienne et à la sociologie durkheimienne, Henri Berr n'a jamais pu définir un programme de recherche, ni former véritablement une équipe de chercheurs. Il a donc logiquement échoué dans sa tentative de constituer une véritable « science de l'histoire », la fameuse « synthèse générale des connaissances en histoire ». Cependant, en relevant le défi durkheimien, en donnant à l'histoire les plus grandes ambitions, en mobilisant les meilleurs savants de son temps dans des institutions sans cesse développées et mises au service de la réflexion méthodologique en histoire, Henri Berr a insufflé un esprit, imposé des ambitions théoriques, suscité des dialogues entre les disciplines, employé et donné leur chance à des jeunes historiens qui ont baigné dans cette atmosphère stimulante. De la *Revue de synthèse historique* aux *Annales*, il n'y a certes guère de filiation scientifique directe ; pour autant il ne faudrait

96. L. MUCCHIELLI, *art. cit. supra* n. 22.

97. M. BLOCH, « Mémoire collective, tradition et coutume. À propos d'un livre récent », *Revue de synthèse historique*, 1, 1925, p. 73-83.

98. L. FEBVRE, *Martin Luther. Un destin*, Paris, Rieder, 1928.

99. H. BERR, « Luther et son milieu. À propos du "Martin Luther" de Lucien Febvre », *Revue de synthèse historique*, 2, 1929, p. 5-19.

pas en conclure que la seconde ne doit rien à la première. Ainsi que j'ai tenté de l'expliquer récemment¹⁰⁰, les historiens des *Annales* ont trop longtemps mésestimé le rôle de Berr et de sa revue. Pour qu'un chercheur ne se contente pas de décrire, mais problématise (l'« histoire-problème » de L. Febvre) et découvre véritablement quelque chose (au sens plein du mot « découverte »), encore faut-il que ce chercheur ait des raisons de penser autrement qu'on ne le faisait avant lui. Et si des hommes comme Henri Berr n'avaient pas offert à de jeunes historiens comme Marc Bloch et Lucien Febvre la possibilité de s'approprier des matériaux et des ambitions nouvelles, ces derniers n'auraient certainement pas aussi bien ni aussi vite réussi dans leur propre entreprise.

100. L. MUCCHIELLI, *art. cit. supra* n. 2.